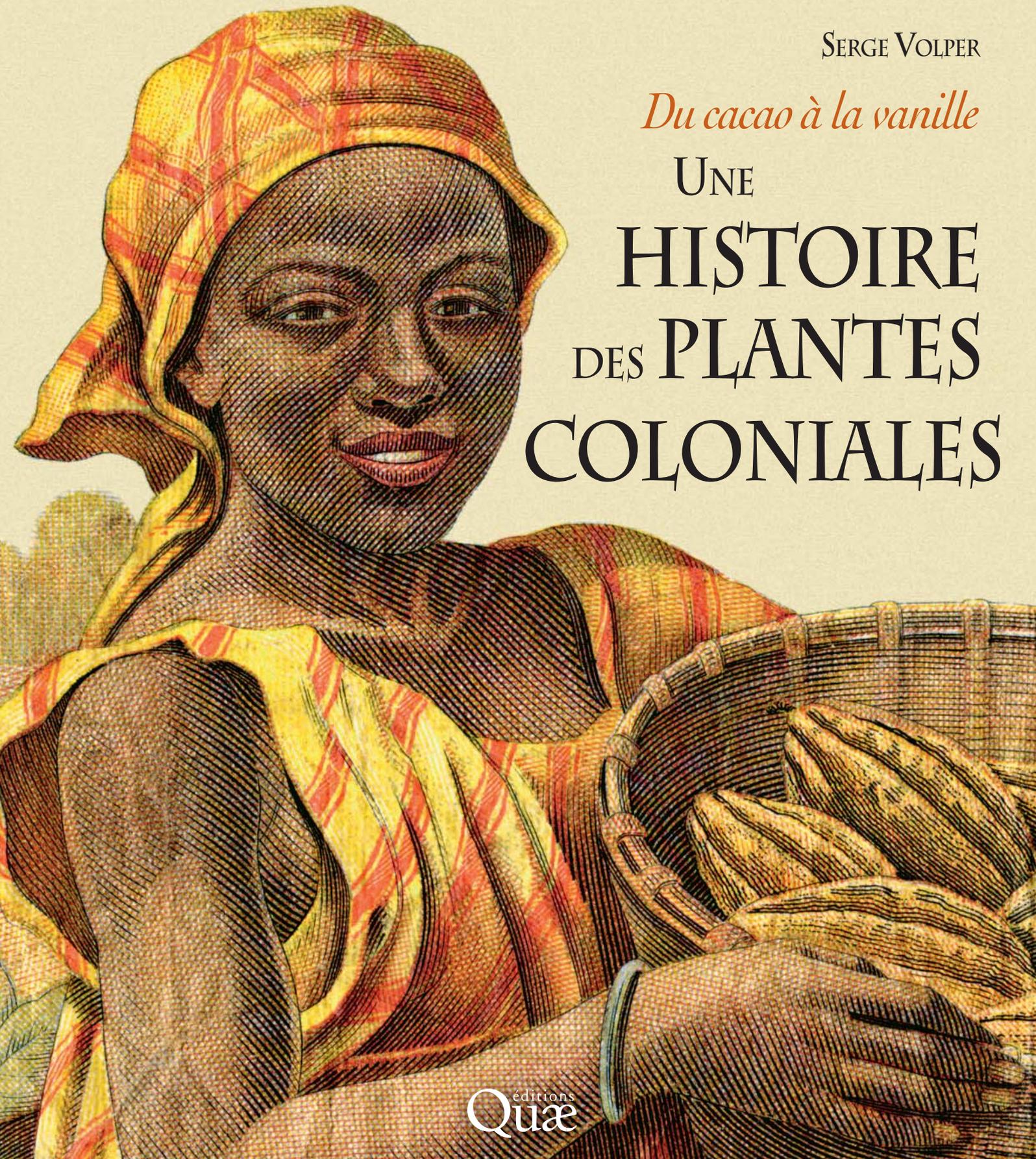


SERGE VOLPER

Du cacao à la vanille

UNE
HISTOIRE
DES PLANTES
COLONIALES



éditions
Quæ

SERGE VOLPER

Du cacao à la vanille

UNE
HISTOIRE
DES PLANTES
COLONIALES

Éditions Quæ

Éditions Quæ
RD 10
78026 Versailles cedex
www.quae.com

© Éditions Quæ, 2011
ISBN 978-2-7592-1031-2

Le code de la propriété intellectuelle interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette disposition met en danger l'édition, notamment scientifique, et est sanctionné pénalement. Toute reproduction même partielle du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, Paris 6^e.

SOMMAIRE

Préface 6

Un peu d'histoire... 8

NAISSANCE DU DOMAINE COLONIAL FRANÇAIS 14

L'ESSOR DE L'AGRICULTURE TROPICALE 38

L'épopée des plantes coloniales en Afrique 58

LE CACAO 62

LE CAFÉ 72

LE PALMIER À HUILE 82

L'ARACHIDE 92

LE COTON 100

LE CAOUTCHOUC 110

LA BANANE 122

LES ÉPICES, VANILLE ET GIROFLE 132

Pour en savoir plus... 143

Crédit photographique 144



*À mon cher Reynald,
qui m'a aidé à ne pas perdre le fil de cette histoire
et à mener cet ouvrage à son terme.*

PRÉFACE

Il est des voyages que l'on peut entreprendre chaque jour... sans avoir à quitter l'endroit où l'on se trouve. Une bibliothèque est le lieu idéal pour se fabriquer des rêves d'ailleurs car tous les éléments y sont le plus souvent rassemblés. La bibliothèque historique du Cirad, au Jardin tropical du bois de Vincennes, ne détient aucun ouvrage romanesque et, d'une manière générale, aucun document qui, de par ses couleurs ou son titre évocateur, pourrait attirer l'attention d'un quelconque amateur d'exotisme. Et pourtant, tout au long des centaines de mètres de rayonnages, l'invitation aux voyages y est bien présente. Des voyages aux destinations quelque peu particulières car, pour plusieurs d'entre elles, les noms ne figurent plus sur les cartes actuelles.

Lorsqu'en 1899, la décision est prise de fonder, à Nogent-sur-Marne, le Jardin colonial, la France vient de se doter d'une structure qui jouera bientôt un rôle déterminant dans la mise en valeur agricole de ses territoires d'outre-mer. Très rapidement, le Jardin va s'imposer pour assurer la formation des cadres coloniaux de l'agriculture. En septembre 1902, l'École nationale supérieure d'agriculture coloniale, accueille, sur le site du Jardin, sa première promotion d'élèves. La spécialisation en agronomie coloniale y sera assurée pendant quarante ans.

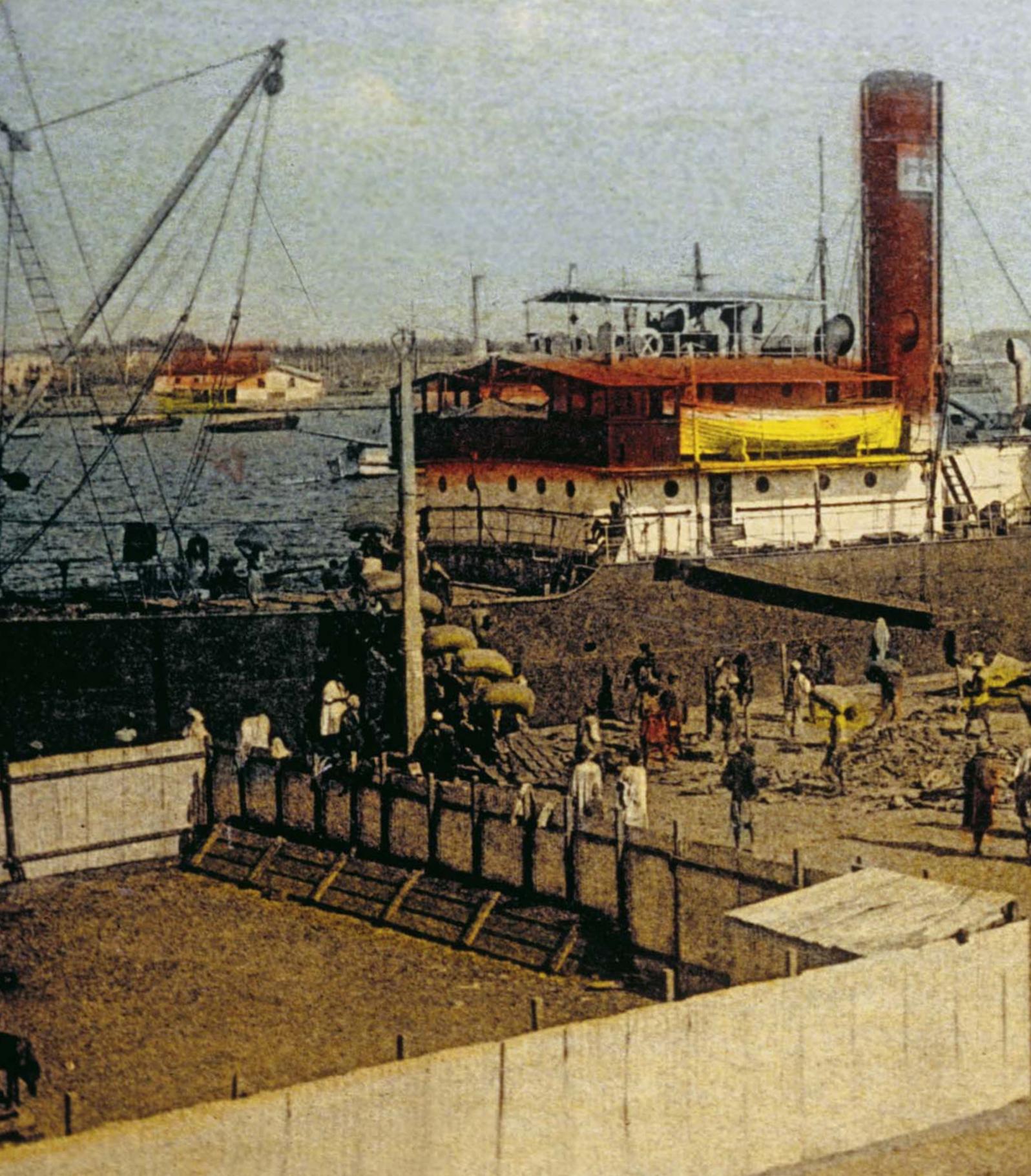
Dès sa création, le Jardin a eu pour missions de réunir et de valoriser la documentation sur les plantes tropicales et méditerranéennes mais aussi d'effectuer les études technologiques et chimiques sur les produits issus de ces plantes. La fonction de formation qui lui a été confiée amène le Jardin à élargir ses domaines de connaissances. Sa bibliothèque s'est ainsi enrichie, au fil des années, d'ouvrages intéressant l'histoire, la géographie, le génie civil, la législation, l'hygiène, ... Par la suite, l'élevage et l'exploitation forestière seront également enseignés à Nogent-sur-Marne. Cette documentation, patiemment rassemblée de 1900 jusqu'à la fin des années 1950, constitue le fonds patrimonial dont le Cirad est aujourd'hui dépositaire. Ce fonds n'a jamais quitté le jardin tropical et il en est la mémoire. Tous les éléments permettant de retracer l'histoire de l'agronomie tropicale, science nouvelle en cette première moitié du xx^e siècle, y sont soigneusement conservés.

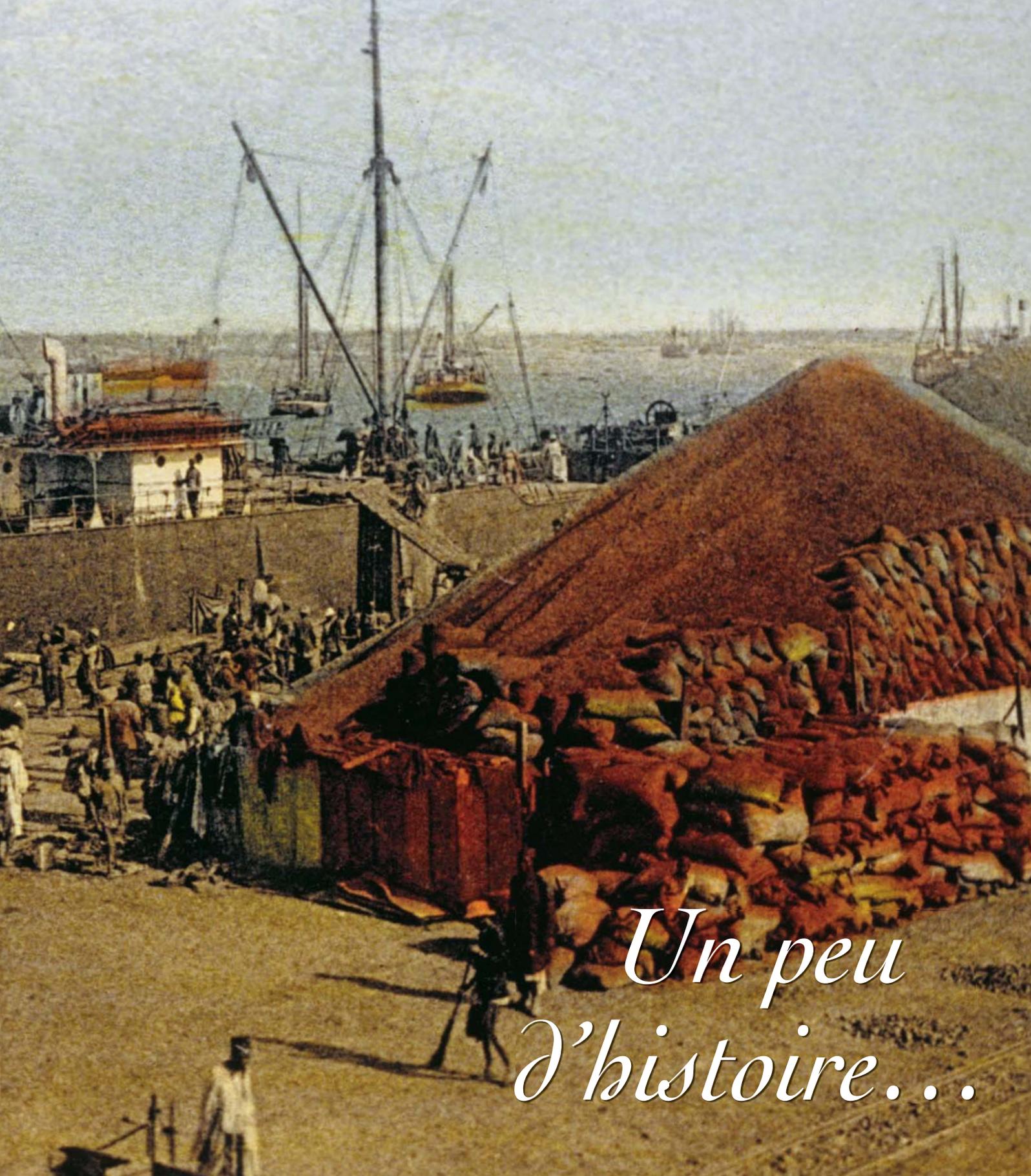
Pourquoi cet ouvrage dédié à l'étude des plantes coloniales ? Tout d'abord pour rendre hommage aux hommes et aux femmes qui ont su préserver et mettre en valeur le fonds historique du Jardin. Aussi pour contribuer, par une fenêtre bien particulière, à une meilleure compréhension de la période coloniale et des objectifs agro-économiques de cette époque. Enfin, pour mettre en lumière la continuité des efforts consentis à l'amélioration des agricultures africaines, depuis la

création du Jardin colonial en 1899, jusqu'à celle du Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (Cirad) en 1984. Le Cirad, regroupe, à sa création, les neuf instituts de recherche agricole tropicale fondés, pour les premiers en 1942, et pour le dernier, en 1960. Ces organismes ont largement contribué, chacun dans son domaine de compétences, aux progrès scientifiques et techniques de l'agriculture et de l'élevage dans les régions tropicales du globe.

Pourquoi le continent africain a-t-il été choisi pour faire le récit des aventures des plantes coloniales ? La vitalité et le courage, ainsi que la curiosité et la facilité d'adaptation de ses populations se devaient d'être salués. L'Afrique subsaharienne de la première moitié du xx^e siècle a été le théâtre de rencontres, non fortuites, d'hommes et de plantes. En seulement quelques décennies, le continent africain va se forger les armes lui permettant d'entrer dans la compétition planétaire pour la production des matières premières végétales. Pour certaines d'entre elles, il parviendra, rapidement et durablement, à occuper une place de tout premier plan. Les pages qui suivent racontent les péripéties des aventures africaines de ces plantes.

Gérard Matheron
Président directeur général du Cirad





*Un peu
d'histoire...*



Double page précédente
Le port de Dakar en 1900.

EN 1453, la chute de Constantinople marque la fin de l'Empire romain d'Orient. Avec elle, c'est aussi la fin de la liberté de commerce entre l'Europe et l'Asie. Les Turcs, nouveaux maîtres du Moyen-Orient, contrôlent désormais, à leur profit, les échanges entre les deux continents. Ce sont eux maintenant qui imposent les prix sur des produits de luxe dont les cours royaux d'Europe ne peuvent se passer.

Dorénavant, les Européens iront chercher or, pierres précieuses, soieries et épices par la voie maritime ! Le Portugal est la première nation à se lancer dans cette périlleuse entreprise, en choisissant la route de l'Est, après contournement du continent africain. L'Espagne, quant à elle, va tenter d'atteindre les Indes par l'Ouest. Les rois catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, confient cette mission au navigateur génois, Christophe Colomb. La suite est bien connue...

Colomb n'atteindra jamais les Indes. Le nouveau continent rencontré sur sa route s'étend, sans discontinuité, du 75° parallèle Nord au 56° parallèle Sud, et représente quelque 42 millions de kilomètres carrés ! Le Génois ne connaîtra jamais ni l'étendue ni les limites de sa découverte. Mêmes les honneurs de cette découverte lui échapperont de son vivant. D'autres se chargeront bientôt de ces travaux d'exploration et de délimitation, puis d'occupation et d'exploitation. Ce nouveau continent ne portera pas pour nom de baptême « Colombie », mais celui d'un autre navigateur, Amerigo Vespucci, dont le seul mérite est d'avoir reconnu, en

premier, qu'il s'agissait là, non pas des Indes, mais d'un nouveau monde. L'Espagne va se constituer en Amérique du Sud et en Amérique centrale un empire colonial d'une importance telle qu'il lui assurera durant trois siècles une suprématie économique qui lui attirera bien des jalousies.

De leur côté, les Portugais ne sont pas restés inactifs. Leurs marins, soldats et commerçants ont installé des comptoirs tout au long des côtes de l'Afrique et de l'Inde. Ils contrôlent les accès de la mer Rouge et du golfe Persique, interdisant aux Turcs de s'approvisionner autrement que par les voies terrestres. Ils se sont établis dans les îles de la Sonde et encore plus au nord-est, ils possèdent des établissements de commerce

sur les côtes de Chine et ont étendu leur influence jusqu'au Japon. Le traité de Tordesillas, de juin 1494, leur permet de s'établir en Amérique du Sud jusqu'au

Caravelle de la fin du XVI^e siècle, d'après une gravure ancienne du Cabinet des estampes. *Atlas colonial français*, édité par L'illustration, Paris, 1929.





46° degré de longitude Ouest. Ils ont pu ainsi installer des comptoirs tout au long de la côte de cette immense région qui deviendra le Brésil. Durant plus d'un siècle, Lisbonne est la plaque tournante du commerce international, reléguant les cités marchandes de la Méditerranée et de la mer du Nord à un rôle subalterne de revendeurs.

L'émergence des plantes coloniales

À partir du xvi^e siècle, les plantes vont voyager. Avec la découverte des Amériques, la palette des végétaux utiles s'est considérablement élargie. Certaines plantes américaines tels que tomates, maïs, pommes de terre, haricots vont facilement s'acclimater en Europe et bientôt faire partie intégrante du paysage agricole et des habitudes alimentaires des peuples européens. Pour d'autres, l'acclimatation n'est pas possible et elles demeureront longtemps connues des seuls botanistes et aussi de quelques apothicaires.

Dans l'autre sens, c'est-à-dire de l'Europe vers les Amériques, des espèces végétales notamment celles venues d'Asie et acclimatées sur le pourtour méditerranéen, vont, elles aussi, faire le grand voyage et trouver dans le Nouveau Monde des conditions comparables à celles de leur milieu d'origine, favorisant ainsi leur établissement. La canne à sucre fait partie de ce groupe de « migrants botaniques ». Elle est, sans doute, la plus emblématique représentante des « plantes coloniales ».

Dès le xvi^e siècle, l'essor économique de la métropole est privilégié, et dans la grande majorité des cas, au détriment des colonies de peuplement et colonies d'exploitation. La métropole impose que lui soient fournies, par n'importe quels moyens, les matières premières, les marchandises et toutes denrées nécessaires à ses objectifs économiques et politiques. Les guerres sont en effet coûteuses et seules les nations suffisamment riches sont en mesure de les gagner.

La production de sucre, denrée fort prisée à l'époque, sera à l'origine d'une formidable révolution des modes d'exploitations agricoles, mais aussi d'un effroyable négoce d'une rive à l'autre de l'Atlantique.

Les grandes plantations de canne à sucre qui s'établissent dans les Grandes et Petites Antilles, mais aussi sur le continent, notamment au Brésil, nécessitent des moyens humains que les populations autochtones ne peuvent satisfaire. L'importation d'une main-d'œuvre servile constitue, pour l'Espagne et le Portugal, la solution à l'insuffisance démographique des Amériques. Le commerce triangulaire se met en place dès le début

Rencontre historique entre Cortez et Moctésuma.
Bulletin officiel de l'Office International du cacao
et du chocolat, Bruxelles 1938.





Un champ de cannes à sucre en Indonésie.
Les grandes cultures du monde, sous la direction
 du Dr van Someren Brand, traduit du néerlandais
 par F. Rode, Paris 1905.

du XVI^e siècle. Il va durer trois siècles, dépeupler un continent, l'Afrique, pour en peupler un autre, l'Amérique. Les navires négriers partent d'Europe chargés des produits de traite qui serviront au paiement des potentats locaux des côtes d'Afrique fournisseurs d'esclaves. Tissus, outillages de fer, armes à feu, et alcools sont échangés contre les malheureux qui seront transportés et vendus de l'autre côté de l'Atlantique. Les navires regagneront leur port d'attache, les cales remplies de sucre, de rhum, de cotonnades et bientôt d'autres produits coloniaux.

Les aventures coloniales

Anglais, Français, Hollandais et Danois, attirés eux aussi par les richesses d'outre-mer, vont, à leur tour, tenter l'aventure coloniale. Ils réussiront dans leur entreprise, chacun à des degrés divers, le plus souvent au détriment de l'Espagne en Amérique, et à celui du Portugal, en Asie.

Pour exploiter convenablement un empire ultramarin, une nation doit impérativement s'assurer le contrôle des mers. Durant deux siècles, les royaumes ibériques ont disposé des meilleurs navires, et pour les commander, des marins les plus audacieux et les mieux aguerris. Cette suprématie maritime leur échappera dès le XVII^e siècle. Les provinces protestantes du nord des Pays-Bas, qui se sont libérées du joug espagnol et ont fondé la République des Provinces-Unies en 1581, vont rapidement se constituer une flotte marchande et militaire d'une importance et d'une qualité alors inégalées. La Compagnie hollandaise des Indes orientales, fondée en 1602, s'emparera du monopole du commerce des épices, au détriment des Portugais, et permettra à Amsterdam de devenir la plaque tournante du négoce international. En 1621, la Compagnie hollandaise des Indes occidentales est créée. Bientôt ses navires transporteront dans leurs cales un produit colonial dont l'Europe commence à s'enticher : le café.

Au XVIII^e siècle, sur les mers, les Provinces-Unies devront, à leur tour, céder la place à la Grande-Bretagne. Les Britanniques ont évincé les Français en Amérique du Nord et, aux Antilles, ils se sont emparés de l'île de la Jamaïque. En Asie, la France leur a abandonné ses conquêtes territoriales en Inde, et, encore plus à l'est, le continent australien leur sera bientôt dévolu.

L'Afrique maintenant convoitée

Pour n'avoir pas su apprécier à leur juste valeur les légitimes revendications de ses colonies nord-américaines, la Grande-Bretagne devra finalement leur accorder l'indépendance en 1783. Au sud du continent, le Portugal et l'Espagne devront à leur tour renoncer à leurs possessions à partir des années 1820.

La révolution industrielle en Europe aura pour conséquences la recherche d'un approvisionnement durable en matières premières, et l'assurance de nouveaux marchés pour écouler les produits manufacturés. L'industrie textile réclame



toujours plus de coton. Les nations occidentales se fournissent auprès des États-Unis d'Amérique. Cependant les États-Unis s'industrialisent à leur tour, et au fil des années, les quantités de coton brut disponibles sur le marché correspondent de moins en moins aux besoins des filatures européennes.

L'Europe du XIX^e siècle prend conscience de sa dépendance grandissante vis-à-vis des nations souveraines du continent américain. Celles-ci peuvent dorénavant disposer à leur guise de leurs matières premières, et donc les céder à qui bon leur semble. Elles seront, d'autre part, bientôt en mesure de les transformer elles-mêmes et d'en commercialiser les produits finis.

Les regards des Européens se tourneront alors vers le continent africain. Que sait-on de lui en ce milieu du XIX^e siècle ? Quasiment rien. Pourquoi ne recèlerait-il pas, comme l'Amérique, des richesses jusqu'à présent insoupçonnées ? Et pourquoi ne pourrait-on pas y tenter la culture des végétaux qui font aujourd'hui la richesse des Amériques ?



Le Proche-Orient et le café, l'Asie et le thé, l'Amérique et le chocolat. D'après une ancienne gravure de Dufour, publiée dans *Treatises on Coffee, Tea and Chocolate*, 1688. *Cocoa all about it*, Historicus, Londres 1896.

NAISSANCE DU DOMAINE COLONIAL FRANÇAIS

LA CONFÉRENCE DE BERLIN ET LE PARTAGE DE L'AFRIQUE

Lorsque le 26 février 1885, les représentants de douze nations européennes, des États-Unis d'Amérique et de la Turquie se séparent à Berlin, les « règles du jeu » pour l'exploration, la conquête et l'exploitation du continent africain viennent en partie d'être édictées.

L'organisation de cette conférence était devenue nécessaire dans la mesure où, surtout depuis le début des années 1870, certaines nations européennes avaient pris conscience de l'importance stratégique à s'implanter de façon permanente sur les côtes d'Afrique subsaharienne. De simples comptoirs de traite, créés deux siècles plus tôt, devinrent ainsi de véritables cités portuaires, depuis Bathurst sur le fleuve Gambie, jusqu'à Libreville, sur l'estuaire du Gabon.

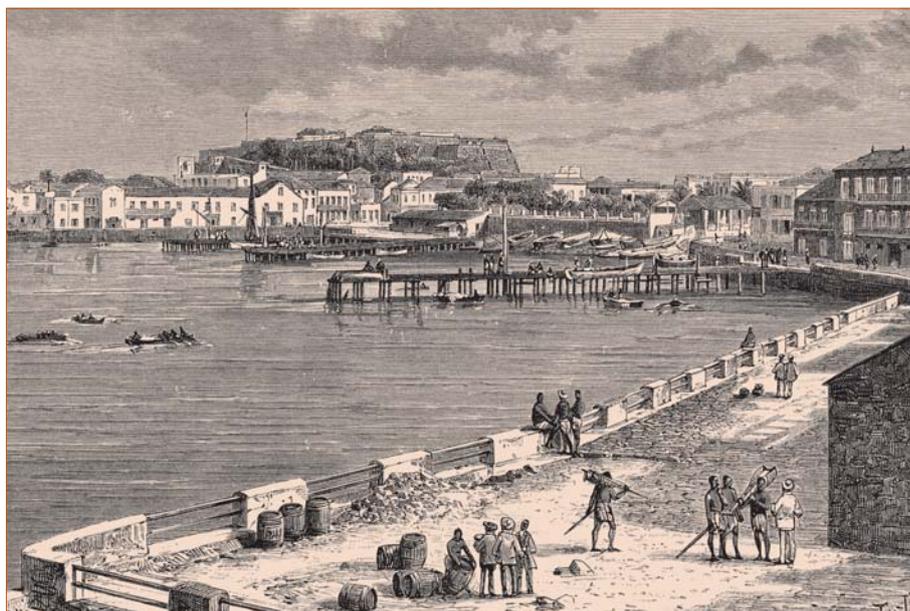
Au début des années 1880, de tous les pays occidentaux qui convoitaient les richesses du continent africain, la France était certainement la mieux implantée. En Afrique du Nord elle possédait l'Algérie conquise de 1830 à 1857, et avait établi un protectorat sur la régence de Tunis par les traités du Bardo en 1881, et de la Marsa en 1883. L'oasis d'El Goléah est la position la plus méridionale qu'elle contrôle. Au-delà s'étendent les régions inconnues de l'immense désert du Sahara, peuplé de tribus farouches extrêmement mobiles et endurcies, les Touareg. Par l'Algérie, il serait possible d'atteindre les rives du fleuve Niger et les bords du lac Tchad mais l'entreprise s'avère jusqu'à présent très périlleuse. Les hommes de la mission Flatters partis de Laghouat le 24 novembre 1880 en ont fait la triste expérience : ils ont été tous massacrés par les Touareg, trois mois après leur départ.

En 1814, le traité de Paris avait restitué à la France les comptoirs de l'île de Gorée, Saint-Louis, Rufisque, Joal et Portudal qui constituaient la colonie du Sénégal. Le tragique événement du naufrage de la frégate La Méduse eut lieu en juillet 1816, à l'époque où l'administration française avait décidé de reprendre possession de

Page de gauche

Planisphère avec les colonies et possessions de la France en Afrique, en 1885. À cette date, les implantations sont ponctuelles le long des côtes du golfe de Guinée, entre Sénégal et Gabon. *Atlas colonial*, H. Mager, Paris 1885.

Le débarcadère et le fort de l'île de Gorée.
C'est le premier comptoir européen à avoir été établi
dans cette région, successivement occupé
par les Hollandais, puis les Français,
ensuite les Anglais, et de nouveau les Français !
Nouvelle géographie universelle, tome XII :
l'Afrique occidentale, E. Reclus, Paris 1887.



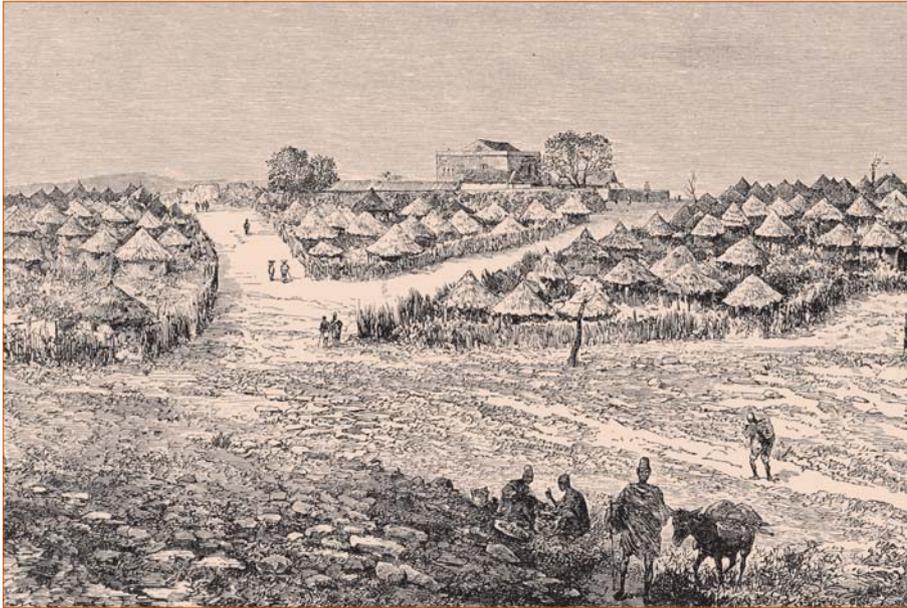
Né à Lille, le 3 juin 1818, Louis Faidherbe
choisit dès 1841 la carrière militaire.
Après un séjour en Algérie, il est affecté en 1853
au Sénégal. Nommé gouverneur du Sénégal
en 1854, il occupera cette fonction
durant neuf années et sera l'initiateur
de la politique coloniale française en Afrique.
Histoire des colonies françaises, tome IV,
sous la direction de G. Hanotaux, Paris 1931.



ses comptoirs, et ce malgré la très mauvaise volonté des Anglais. Dans les années qui suivirent, les Français confortèrent leur présence le long du fleuve Sénégal en y édifiant des forts. Il s'agissait alors de sécuriser le florissant commerce de traite de la gomme arabique. En 1854, le commandant Louis Faidherbe est nommé gouverneur du Sénégal. À son départ en 1865, bien qu'il ait pu repousser les tribus maures trarzas dans le désert au nord du fleuve, et qu'il soit parvenu à défaire l'armée toucouleure d'El-hadj Omar Tall, la colonie n'est encore qu'en partie pacifiée. Elle ne le sera en totalité qu'à la mort de Lat-Dior, souverain du Cayor, le 26 octobre 1886. Mais les Français n'attendent pas que le calme règne sur toute l'étendue du Sénégal pour poursuivre leur expansion vers l'est.

Le dernier fort construit le plus en amont sur le fleuve Sénégal, Médine, servira de base pour la conquête vers l'est des territoires du bassin du haut et du moyen Niger.

Une mission d'exploration est confiée au lieutenant Eugène Mage et au docteur Louis Quintin en 1863 : reconnaître la route la plus directe qui, depuis Médine, rejoindrait Bamako, ville la plus en amont de la partie navigable du fleuve Niger. Ils échouent en partie, du fait du conflit qui oppose, à cette époque, les Toucouleurs d'Omar Tall aux Bambaras du Bélédougou. La mission est déroutée vers le nord, puis en direction du sud-est, et finit par atteindre Ségou. Là, le fils d'Omar Tall, Ahmadou, les retient durant des mois, et pour le voyage de retour, leur impose de passer encore une fois plus au nord, par Nioro ! Ce n'est que quinze ans plus tard, en 1880, que le capitaine Galliéni pourra reconnaître le trajet le plus court entre Médine et Bamako, trajet qui passe par Bafoulabé et Kita.



Vue générale du village de Médine, avec son fort.
Cette agglomération sera le point de départ
des expéditions vers le fleuve Niger.
Nouvelle géographie universelle, tome XII :
l'Afrique occidentale, E. Reclus, Paris 1887.

Le successeur de Faidherbe, Émile Pinet-Laprade, porte ses efforts sur le renforcement de la présence française en Casamance, mais aussi dans la région littorale des rivières du Sud, à partir desquelles se composera par la suite la colonie de la Guinée française. Il renforce ainsi les comptoirs de Boké sur le rio Nunez, de Boffa sur le rio Pongo et Bentley sur la Mellacorée. Pinet-Laprade meurt du choléra en 1869. C'est de Boké qu'était parti, en 1827, René Caillié pour atteindre finalement Tombouctou. C'est encore de Boké que partiront en 1879 Zweifel et Moustier, deux agents d'une maison de commerce marseillaise, bien résolus à découvrir les sources du Niger. Le Fouta-Djalon est exploré dès 1850 et la douceur de son climat va bientôt attirer les convoitises. Un entreprenant aventurier français, Olivier de Sanderval, atteint Timbo en 1880. Il ne tarde pas à acquérir la confiance de l'almamy, chef de guerre musulman, et à le dissuader d'accepter les propositions anglaises de protectorat. L'année suivante, une mission officielle dirigée par le docteur Bayol conclura avec le souverain du Fouta-Djalon un traité de protectorat. Sur les côtes du golfe de Guinée, la France possède les comptoirs de Grand-Bassam

Entrée du palais d'Ahmadou à Ségou-Sikoro.
Partis de Saint-Louis en octobre 1863, E. Mage
et L. Quintin n'y seront de retour qu'en juin 1866,
après avoir été dérouterés de longs mois par Ahmadou.
Voyage dans le Soudan occidental
(*Sénégalie-Niger*), E. Mage, Paris 1868.

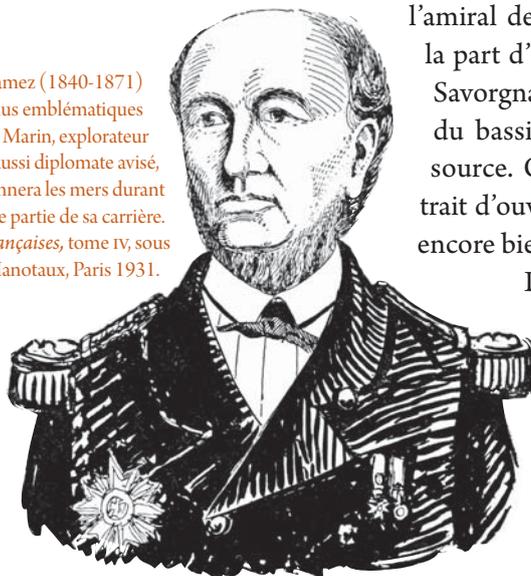




René Caillié (1799-1838) débarque à Saint-Louis du Sénégal en juin 1816 et prépare son voyage à Tombouctou pendant dix ans. Il est fin prêt en 1827. Il entre à Tombouctou le 24 avril 1828 et, après des milliers de kilomètres dans le désert, atteint Tanger.
René Caillié à Tombouctou, Oswald Durand, Paris 1945.

À droite
Aimé Olivier de Sanderval (1840-1919) est l'explorateur infatigable de la Guinée. On lui doit de nombreux ouvrages sur cette région.
Le monde colonial illustré, 1936.

Édouard Bouët-Willamez (1840-1871) est l'une des figures les plus emblématiques de cette période. Marin, explorateur audacieux et aussi diplomate avisé, il sillonna les mers durant la plus grande partie de sa carrière.
Histoire des colonies françaises, tome IV, sous la direction de G. Hanotaux, Paris 1931.



et Assinie, sur la côte de l'Or. En 1870, après la guerre franco-prussienne et la chute du Second Empire, ces comptoirs sont gérés par la maison Verdier, entreprise privée de La Rochelle. Plus à l'est, après la Gold Coast britannique, des négociants marseillais, les Régis, sont implantés à Ouiddah depuis 1841. Grâce aux bonnes relations que la France entretient avec Ghezo, le souverain du royaume d'Abomey, de nouveaux comptoirs sont créés sur la côte des Esclaves : Porto-Seguro, Petit-Popo, Grand-Popo, Porto-Novo, Badagry. En 1861, Napoléon III décide que l'État doit reprendre le contrôle direct de ces comptoirs. En 1863, un traité de protectorat est signé avec le royaume de Porto-Novo. Les établissements du Bénin relèveront de l'autorité de la colonie du Gabon jusqu'en 1885.

La France est présente sur la côte de Gabon depuis 1843. Elle y a fondé, en 1849, Libreville, destinée à accueillir les malheureux embarqués sur les navires négriers et libérés lors de l'arraisonnement de ces navires par les bâtiments de la division navale des côtes occidentales d'Afrique. Le capitaine de vaisseau Édouard Bouët-Willamez est le commandant de cette division composée de quatorze unités. Elle a pour mission de faire cesser, tout le long des côtes du golfe de Guinée, la traite des esclaves destinés aux plantations d'Amérique. Tâche éminemment difficile, le Brésil, gros demandeur, dispose maintenant d'une flotte importante pour se livrer à cet épouvantable commerce.

En 1874, le ministre de la Marine, dont dépendent les colonies, l'amiral de Montaignac, reçoit une bien étrange proposition de la part d'un jeune officier récemment naturalisé français, Pierre Savorgnan de Brazza. Celui-ci présente un projet d'exploration du bassin du fleuve Ogooué, de son embouchure jusqu'à sa source. Cette reconnaissance de l'*hinterland* gabonais permettrait d'ouvrir une voie de pénétration dans cette région d'Afrique encore bien mystérieuse.

De 1875 à 1884, Brazza s'emploiera à établir la présence française entre l'Ogooué et la rive droite du fleuve Congo. C'est le traité de protectorat qu'il signe en 1880 avec le roi des Batékés, Makoko, qui lui ouvrira les portes du Congo. Il établira la même année le poste de N'Couna, dont il confie la garde à Malamine, sergent sénégalais des troupes indigènes de marine, les *laptots*. Cette petite implantation sur le fleuve Congo,